

(SCHEDA 2) DU CONFLIT MONDIAL AUX ESPERANCES INTERNATIONALES (1914-1920)

Manuel d'histoire critique, ed. Le Monde diplomatique 2014

L'attentat de Sarajevo, une explication commode

La première guerre mondiale a-t-elle vraiment été « provoquée » par l'attentat de Sarajevo qui coûta la vie à l'archiduc héritier, François-Ferdinand d'Autriche-Hongrie, et à son épouse le 28 juin 1914 ? Les combats ont-ils véritablement débuté en Belgique et en Lorraine ? Cette chronologie, centrée sur les événements européens, est la plus répandue, mais elle oublie tout un pan de l'histoire du conflit, amputant l'analyse de ses causes.

Le 5 août 1914, un accrochage (*accident*) éclate à la frontière de l'Ouganda, colonie britannique, et de l'Afrique orientale allemande (Schutzgebiet Deutsch--Ostafrika). Le 8 août, des navires britanniques bombardent Dar es-Salaam, le centre administratif de cette colonie allemande qui s'étend sur les territoires actuels du Burundi, du Rwanda et d'une partie de la Tanzanie. Les semaines suivantes, les combats se généralisent pour le contrôle du lac Kivu.

Pendant ce temps, en Europe, déclarations de guerre et ordres de mobilisation générale se succèdent (en Russie le 30 juillet ; en France et en Allemagne le 1er août). Le 4 août, l'Allemagne envahit la Belgique et le Luxembourg. Quatre jours plus tard, la France lance une percée en Lorraine allemande. Mais les lignes françaises sont vite enfoncées et l'offensive fait long feu. Sur le front de l'Est, l'Allemagne accumule également les succès contre la Russie. En revanche, la Serbie résiste : le 23 août, elle parvient à stopper les troupes austro-hongroises à la bataille du Cer.

Ainsi, en quelques semaines, le « domino infernale » des alliances précipite l'entrée en guerre des belligérants : d'un côté, la France, le Royaume-Uni et la Russie (Triple-Entente) avec leurs alliés serbe et belge, puis japonais, roumain et grec ; de l'autre, la Triple-Alliance (ou « Triplice ») qui réunit initialement l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et le royaume d'Italie. Mais ce dernier se rallie à la neutralité dès septembre 1914, avant de passer dans le camp adverse en avril 1915, tandis que les empires centraux reçoivent en octobre 1914 le soutien de l'Empire ottoman.

Ce jeu d'alliances correspond à de puissantes logiques d'intérêts. Les rivalités coloniales représentent l'un des principaux motifs de tension entre d'un côté la France et le Royaume-Uni (tous deux à la tête d'un vaste empire) et de l'autre l'Allemagne, qui s'estime lésée dans ce partage impérialiste du monde. Déjà implanté en Afrique orientale, au Cameroun et en Tanzanie, Berlin lorgne sur l'Afrique du Nord et le centre du continent.

Le sort de l'Empire ottoman, présenté depuis plusieurs décennies comme « l'homme malade de l'Europe », constitue l'autre grande inconnue. A la suite des guerres balkaniques (1912-1913), les possessions ottomanes en Europe sont partagées entre la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro, la Roumanie et la Serbie.

Mais l'avenir des immenses territoires contrôlés par l'empire en Anatolie et au Proche-Orient attise toutes les convoitises. Au-delà de sa dimension symbolique, le coup de feu de Sarajevo rappelle que

l'Autriche-Hongrie, la Russie mais aussi la France et l'Italie cherchent à renforcer leurs sphères d'influence respectives dans les Balkans.

Pourtant ces rivalités entre Etats n'expliquent pas tout, car le déclenchement de la guerre répond aussi à des logiques sociales internes à chaque nation. Aux yeux des classes dirigeantes notamment – aristocratiques et terriennes dans les empires centraux, bourgeoises et industrielles, commerciales ou financières en France et au Royaume-Uni –, l'idéologie impérialiste et le nationalisme sont des ciments permettant de ressouder une unité sociale fissurée par les progrès de la démocratie et du socialisme. Les manuels scolaires ont renoncé, tant en France qu'en Allemagne, au ton vengeur et belliqueux des années 1920, attribuant à « l'autre camp » toutes les responsabilités du déclenchement de la guerre. Mais ils continuent à observer cette guerre « mondiale » avec des lunettes d'Europe de l'Ouest. **Dans les immenses cimetières français du front d'Orient, à Bitola (Macédoine) ou Salonique (Grèce), près de la moitié des tombes sont pourtant celles de combattants africains ou indochinois des troupes coloniales, tombés pour le contrôle des Balkans...**

Arnault Dérens, Rédacteur en chef du site *Le Courrier des Balkans*. Dernier ouvrage paru (avec Laurent Geslin) : *Voyage au pays des Gorani (Balkans, début du XXIe siècle)*, Cartouche, Paris, 2010.

Mutineries, désertions et désobéissance (par André Loez Professeur d'histoire en classes préparatoires au lycées Victor-Hugo et Molière de Paris, Chargé de cours à Science Po Paris. Auteur de **14-18. Le refus de la guerre. Une histoire de mutins**, Gallimard, 2010.)

Dans les discours officiels, la désertion et la désobéissance militaire ont longtemps été présentées comme des gestes antipatriotiques, rompant avec la cohésion nationale. Mais **ces actes d'insoumission, qui révèlent en creux l'horreur des combats, témoignent aussi de la manière dont les institutions politiques et militaires imposent la guerre à des hommes qui la rejettent.**

Il n'est pas facile de désobéir en temps de guerre, ni de se soustraire à un conflit. En 1914, par obligation, partout en Europe, les soldats mobilisés rejoignent leurs unités lorsque la guerre est déclarée, dans un climat d'exaltation qu'entretiennent les nationalistes. **L'Internationale socialiste, dont certains attendaient qu'elle puisse sauver la paix, est réduite à l'impuissance, tout particulièrement après l'assassinat du socialiste Jean Jaurès par un belliciste exalté, à Paris, le 31 juillet 1914.** On part pour une guerre que chacun – du conscrit allemand au volontaire britannique, du sujet du tsar à l'intellectuel français – croit courte et défensive.

La tactique du « filon »

Le refus est alors rare. **Par solidarité et esprit de corps, les combattants « tiennent » le plus souvent dans les conditions terribles des premières lignes de ce qui devient rapidement une interminable guerre de tranchées.** Leur obéissance s'explique aussi par la grande efficacité d'un encadrement par des **officiers** jouant sur deux dimensions complémentaires : **bienveillance** paternaliste envers « leurs » hommes et **sévérité** sans faille pour ceux qui se montrent hésitants ou fautifs. Dès le début du conflit, la **justice**

militaire française fait des exemples en exécutant des soldats présumés déserteurs ou désobéissants.

Plus de cinq cents sont fusillés en 1914-1915.

Dans ces conditions, jusqu'en 1917, il existe avant tout des refus de guerre individuels et cachés, relevant davantage de stratégies d'évitement que d'une révolte ouverte alors inenvisageable. **Dans toutes les armées, des mutilations volontaires ont lieu : se tirer une balle dans la paume, par exemple, pour espérer échapper aux tranchées.** Autre stratégie, légale celle-là : la recherche d'un « filon », c'est-à-dire d'un poste moins exposé (chauffeur d'un général...). **Refuser, c'est aussi désertir** : on voit ainsi des combattants rester en arrière quand leur unité monte au front, ou demeurer chez eux quelques jours de plus à l'issue d'une permission. Il existe enfin des désobéissances collectives : **en mai 1916, à Verdun, le 154e régiment français refuse de sortir de la tranchée pour partir au combat.**

Culture de la protestation

L'année 1917 ouvre de nouvelles possibilités. Le poids des pertes comme le contexte politique et militaire changeant font naître des espoirs de fin que les plus décidés ou les plus militants des soldats tentent de concrétiser par l'action collective. **On le voit évidemment en Russie, où la désobéissance des troupes, constituant des comités (soviets), est l'une des composantes majeures du cycle révolutionnaire.** Mais aussi en France et en Italie, qui connaissent au **printemps et à l'été 1917 d'amples mouvements de mutinerie – plus violents dans ce dernier pays, où les chefs militaires font régner une discipline impitoyable**, plus construits en France, où des cultures politiques de la protestation permettent aux mutins de revendiquer la fin de la guerre. **Partout, la répression est sévère.**

D'autres armées, comme celles des Ottomans ou des Habsbourg, connaissent également des **désertions massives en 1917-1918**, alimentées par le séparatisme des nationalités (Tchèques, Slovaques, Polonais dans l'armée austro-hongroise, par exemple). Dans tous les cas, **les refus des soldats reflètent une conflictualité sociale plus large, faisant écho aux grèves ouvrières, elles-mêmes davantage teintées de pacifisme.** Cette dynamique mêlant **mouvement social et désobéissance militaire caractérise la révolution allemande qui met fin au régime du Kaiser, le 9 novembre 1918**, deux jours avant l'armistice.

Au total, les refus de guerre pendant le premier conflit mondial permettent de comprendre les expériences combattantes, et les liens sociaux qui préviennent ou permettent la désobéissance au front. Plus largement, ils posent des questions de fond quant aux **droits et devoirs des citoyens en temps de guerre, lorsque l'Etat réduit les libertés.**

Document

*En 1917, ruinés par des ventes catastrophiques, les vigneronns du Languedoc se révoltent. Malgré les ordres de Georges Clemenceau, les soldats du 17e régiment d'infanterie de Narbonne refusent de tirer et fraternisent avec les manifestants. Cette chanson populaire (**Gloire au 17e**) leur est dédiée.*

Légitime était votre colère,

Le refus était un grand devoir.

On ne doit pas tuer ses pères et mères,

Pour les grands qui sont au pouvoir.

Soldats, votre conscience est nette :
On n'se tue pas entre Français ;
Refusant de rougir vos baïonnettes,
Petits soldats, oui, vous avez bien fait !
Salut, salut à vous,
Braves soldats du 17e ;
Salut ! braves pioupiou,
Chacun vous admire et vous aime ;
Salut, salut à vous,
A votre geste magnifique ;
Vous auriez, en tirant sur nous,
Assassiné la République.
Comme les autres, vous aimez la France, J
J'en suis sûr, même vous l'aimez bien.
Mais sous votre pantalon garance,
Vous êtes restés des citoyens.
La patrie, c'est d'abord sa mère,
Celle qui vous a donné le sein,
Et vaut mieux même aller aux galères,
Que d'accepter d'être son assassin.